

## ABONNEMENTS

|                         |                  |
|-------------------------|------------------|
| Lyon et banlieue.....   | un mois 50 cent. |
| Départements du Rhône   |                  |
| et limitrophes.....     | — 60             |
| Autres départements.... | — 70             |

Pour les abonnements et la correspondance  
écrire *franco* à l'adresse suivante :

Le journal le **RASOIR**,  
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement  
en timbres-poste.



LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

## JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE SAMEDI

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

## AVIS.

Nous prévenons nos abonnés qu'ils doivent renouveler leur abonnement au lendemain du jour de son expiration s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Ainsi qu'il est indiqué sommairement en tête de notre feuille, les conditions de l'abonnement sont les suivantes :

## Lyon et banlieue.

|                 |         |
|-----------------|---------|
| Un mois.....    | 50 c.   |
| Trois mois..... | 1 f. 50 |
| Six mois.....   | 3 »     |
| Un an.....      | 6 »     |

## Départements du Rhône et limitrophes.

|                 |         |
|-----------------|---------|
| Un mois.....    | 60 c.   |
| Trois mois..... | 1 f. 80 |
| Six mois.....   | 3 60    |
| Un an.....      | 7 20    |

## Autres départements.

|                 |         |
|-----------------|---------|
| Un mois.....    | 70 c.   |
| Trois mois..... | 2 f. 40 |
| Six mois.....   | 4 40    |
| Un an.....      | 8 80    |

Pour les abonnements et la correspondance, écrire *franco* à l'adresse suivante :

Le journal le *Rasoir*, rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement en timbres-poste.

Aux souscripteurs qui prendront un abonnement d'un an, le *Rasoir* donné en prime les 17 numéros parus jusqu'à ce jour.

## LE BATON DU JEUNE N...

Il paraît que nous aurions été menacés du bâton par quelqu'un. Nous n'en savions rien, vraiment ! mais l'*Hydrophobe* l'affirme, et il ajoute que c'est pour cela que nous ne bavons plus sur lui.

Un *Hydrophobe* qui nous accuse de baver, c'est assez

curieux déjà ; mais ce qui est plus curieux que toute autre chose, c'est l'aplomb avec lequel ce journal soi-disant terrible affirme de pareilles stupidités.

Tenez, Enragé, vous allez voir comme nous croyons vos menaces.

Il est évident que cette initiale N... veut dire Noël (Edouard), le même qui écrivait à l'*Avant-Garde* et qui se drapait dans l'amitié du kilométrique Toussaint-Abel Peyrouton. Ce jeune Edouard Noël, célèbre par la vaste superficie de ses pieds, s'est posé jusqu'à présent comme un des ennemis les plus acharnés de l'ordre de choses établi. Il est censé faire son droit à Paris, mais il vient de temps à autre à Lyon se mettre en rapport avec ses coreligionnaires politiques, et là ce collégien frais émoulu jure, la main droite étendue, haine au trône et à l'autel.

Je sais bien qu'on peut taxer d'enfantillage la conduite d'Edouard Noël, mais il n'en est pas moins vrai que son papa, qui est un fonctionnaire salarié du gouvernement, aurait dû depuis longtemps lui faire comprendre, au besoin avec traction d'oreille à l'appui, qu'il ne lui sied pas bien d'égratigner la main qui le nourrit, lui et sa famille, l'entretient et lui permet à lui particulièrement de cautériser au vinaigre de Bully les nombreux bourgeons qui s'épanouissent sur sa face.

Et maintenant, que le jeune Noël arrive avec son bâton. Nous l'attendons avec calme.

CHERANCÉ.

## LETTRE D'UN BRACONNIER

à M. le Directeur du *Rasoir*.

Monsieur,

Vous faites la chasse à la bête puante avec un tel succès que je prends des envies démesurées de joindre mes chiens aux vôtres. Votre gibier n'est pas noble, il s'en faut ; beaucoup de mes confrères en saint-Hubert auraient peur de gâter leur meute en la mettant sur la voie que vous suivez, mais une fois n'est pas coutume ; et puis, les Anglais ne chassent-ils pas, pour leur agrément, le renard voleur et le paresseux blaireau ? Faisons comme les Anglais et découplons.

Je conviens que quand vous chassez le loup, vous avez de la peine. Un grand loup perce droit

et se forlonge ; il faut pour le coiffer de bons dogues, de gros mâtins forts en gueule ; le forcer est un jeu difficile ; une balle est ce qu'il y a de mieux pour l'arrêter.

Quant à la vermine infecte qui pullule dans les bois, fouines, putois, blaireaux, renards, un bâton suffit ; frappons du bâton, Monsieur ; en assommant ces espèces, nous rendrons service à la société.

Aujourd'hui, quittez Lyon, venez avec moi dans les marais de la Dombes, les forêts de la Bresse ; approchons-nous de Seillon, rôdons autour de Brou ; nous allons en revoir ; voyez sa trace ; tournons la ville ; c'est là que notre écornifleur s'est gité.

Avez-vous vu ramper une bête dans les broussailles ? elle a été surprise et s'est dérobée. A ses connaissances quelle est-elle ? Le poil est du renard, le pied de l'hermine, le cri de la fouine ou du putois, les laissées d'une loutre vivant autant de poisson que de gibier, ou d'un blaireau dévorant avec une égale glotonnerie de l'herbe, des fruits, de la viande ou du poisson ; c'est un animal hybride, rouge en dessus, blanc en dessous ; d'ailleurs lâche et perfide, qui ne s'apprivoise pas et qui mord avec rage même la main qui voudrait le caresser ou le nourrir.

Cet animal assez commun en France n'existait pas dans le département de l'Ain. Un individu a paru, il y a deux ans, aux environs de Bourg et depuis lors on ne saurait dire le mal qu'il a fait dans le pays.

Il crie nuit et jour ; s'il fait beau, il se lamente ; s'il pleut, il gémit ; s'il fait du brouillard, il hurle. Qu'une récolte se prépare, il la détruit ; qu'un nid se fasse, il le renverse ; il se plaît dans le mal ; il se réjouit dans le désastre ; on dirait que la ruine du département serait pour lui un bonheur. Les troubles de la France doivent-ils l'engraisser ? Doit-il se repaître de nos cadavres ? il faut, Monsieur, y mettre enfin bon ordre ; aux chasseurs, aux hommes de bien à purger le pays, et à faire, le bâton à la main ce à quoi on ne voudrait pas employer le fusil.

Si vous voulez faire une œuvre utile, ramener la paix dans les campagnes, calmer les esprits et nous rendre la sécurité, venez vous embusquer au coin de la rue Bourgmayer, et quand nous verrons débusquer

ce rapace, tapons dessus de la fourche et du bâton, morte la bête, morte le venin.

Pour être impartial, je vous dirai qu'il n'est pas aussi rouge qu'il en a l'air. Sûr qu'en le frottant avec de l'argent il changerait de couleur, peut-être de caractère et qu'avec de l'or on en ferait un agneau. Mais le naturel repaîtrait avec le temps et je crois qu'il vaut mieux l'écraser que de le laisser vivre.

UN BRACONNIER.

## MACÉDOINE

A cette époque difficile, mais éminemment intelligente, où les carrières libérales sont encombrées de toutes parts, où il y a plus de médecins que de malades, plus d'avocats que de clients, et où l'aspirant garçon de café est tenu d'avoir en poche son diplôme de bachelier ou de licencié, il m'a paru intéressant d'ouvrir une voie nouvelle à toutes les aspirations généreuses de la France et des colonies.

C'est dans ce but, dont le côté philanthropique crève les yeux, que je vais tracer un léger crayon, comme on dit, d'une profession qui compte, à l'heure qu'il est, beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Mères françaises, prêtez l'oreille.

Je veux parler de la noble carrière de professeur de vélocipède.

C'est aux généreuses indiscretions d'un camarade de collège, ancien prix d'honneur au grand concours et devenu à trente-cinq ans — par sa seule énergie — facteur du commerce, que je dois ces précieux renseignements.

— Mon cher ami, me disait l'autre jour ce modeste et frugal fonctionnaire, si je n'avais pas été facteur du commerce, j'aurais voulu être professeur de vélocipède; mais, lorsque je choisis une carrière, le vélocipède était à peine connu, et dans le principe il m'a manqué la foi, le *Nescio quid diviniar*, le *Mens diviniar*.

(Mon ami parle volontiers la langue du Cygne de Mantoue, tout en distribuant ses factures, ses prospectus et ses lettres de décès à domicile.)

— Savez-vous, continua-t-il, à quels signes révélateurs on pressent le futur professeur de vélocipède?

Je baissai la tête.

— Voici le diagnostic infaillible auquel une nourrice vraiment digne de ce nom ne doit jamais se tromper.

« Biceps et mollets très-développés — jambes longues — système pileux très-riche — dos un peu voûté — cordes vocales peu étendues. »

— C'est admirable, dis-je, et je crois que, si....

— Attendez donc, je n'ai pas fini. Au moment de l'allaitement, l'enfant refuse le sein comme vous repousseriez l'offre d'un fauteuil ou d'une loge pour la reprise de *Poings liés*, et fait comprendre au père, à la mère et à la famille qu'il veut de la poussière et du cambouis, et il mange de ces deux substances après en avoir fait un mélange par parties égales.

— Il en mange et il n'en meurt pas?

— Au contraire, il se fortifie de jour en jour.

O fortunatos nimium les pères de famille, s'ils connaissent leur bonheur quand la Providence leur envoie cet oiseau rare! ajouta mon ami.

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie, car l'art du vélocipède c'est l'équitation de l'avenir, et un jour viendra où le comité de remonte de la cavalerie française achètera ses sujets au charron, non plus aux éleveurs de la Normandie, de l'Ain et du Perche.

..

J'ai affirmé que Grosdenis, dit Denis Brack, avait d'abord refusé les faveurs que lui offrait l'Administration lors de son entrée à Saint-Joseph, qu'il avait passé quelques heures au milieu des détenus ordinaires, qu'il avait adressé à la préfecture une demande très-soumise, très-humble, remplie de phrases platement adulatrices.

Tout cela, je l'affirme encore et à haute voix, malgré les démentis de Grosdenis.

S'il y a un menteur dans tout cela, c'est Grosdenis, qui a l'effronterie de nier des choses qu'il sait être parfaitement vraies, puisqu'il y a à l'appui une pièce signée de sa main.

..

Le jeune Ernest Capitan continue à nous insulter dans l'*Hydrophobe*. Naturellement, il a changé de nom et il s'appelle aujourd'hui l'Enragé.

Nous étions décidés à laisser désormais ce jeune homme à la taille des pierres, qui réclame décidément ses bons soins; mais, puisqu'il sort lui-même du silence qui lui allait si bien, nous allons, nous aussi, le ramener sur la scène du monde.

L'an dernier, Ernest Capitan ou, plutôt, Joachim Desriaz — car il faut enfin que l'on sache quel est ce terrible donneur de coups d'épée en paroles — l'an dernier donc, Joachim Desriaz s'imagina d'écrire sous son pseudonyme un article où il diffamait et insultait vertement M. Dalia et sa famille.

Croyant, à tort ou à raison, que cet article avait été écrit, ou au moins inspiré par Jules-Napoléon-Philibert Clerc, M. Dalia va trouver ce dernier au café Isch et lui envoie sur l'œil le crachat que vous savez.

Jules Clerc, brave comme un chevalier de l'école de l'*Hydrophobe*, riposte aussitôt... par une poursuite en correctionnelle, suivie immédiatement d'une poursuite reconventionnelle contre l'*Avant-Garde* et son gérant.

Le jour de l'audience, les deux avocats interviennent et amènent la transaction suivante, qui est aujourd'hui de notoriété publique.

M. Dalia retirera sa plainte en diffamation et M. Clerc sa plainte en voie de fait. Mais, comme il est évident que Jules Clerc a tout à gagner à cet arrangement, il s'engage par écrit à payer les frais des deux procès jusqu'à concurrence de 200 francs.

Le tribunal donna acte aux deux plaignants du retrait de leur plainte; mais le ministère public n'entend pas de cette oreille-là: il retient la plainte en voies de fait portée par Jules Clerc contre M. Dalia et fait condamner ce dernier à trois francs d'amende.

On est donc arrivé de cette façon au résultat suivant: M. Jules Clerc, qui avait répondu de tous les frais, a été obligé de payer de ses deniers les trois francs d'amende, coût du crachat que M. Dalia lui avait logé sur l'œil.

Vous conviendrez que c'est là un résultat un peu inattendu.

Mais revenons à Joachim Desriaz, l'auteur de l'article qui avait amené tout ce tapage.

Pendant que MM. Dalia et Jules Clerc s'actionnaient mutuellement devant les tribunaux, il y avait, place Impériale, un être pelotonné sur lui-même et se tenant dans un coin à grabotton, comme on dit à Lyon.

Le fracas judiciaire terminé, notre jeune homme sortit de sa cachette, après avoir passé à son doigt cet anneau de Gigès qu'on appelle un pseudonyme, et s'écria: *Ego qui feci*.

Ce brave des braves, qui passait toute la faute sur le compte de son pseudonyme, n'était autre que M. Joachim Desriaz, le même qui disait fièrement, quelque temps après: « A l'*Avant-Garde*, personne ne se cache, » le même, en un mot, qui signe aujourd'hui l'Enragé à l'*Hydrophobe*.

..

Mais le jeune Desriaz n'est pas seulement timide comme une colombe, quoique insolent comme un valet d'exécution: il faut que je vous donne une idée de son intelligence.

Il rencontre l'autre jour un de ses amis, calembourreur de l'école du *Refusé*, de l'*Avant-Garde* et *tutti quanti*.

— Supposons, lui dit celui-ci, que tu t'appelles *Yau de poêle*. Je te dirais: Comment vas-tu, *Yau de poêle*?

Desriaz trouve cela magnifique et se promet bien de le placer la première fois que l'occasion s'en présentera.

Cette occasion ne tarde pas à s'offrir sous les traits d'un ami, mais d'un ami que Joachim ne tutoyait pas.

— Supposons, dit ce dernier, du plus loin qu'il aperçoit son ami, supposons que vous vous appeliez *Yau de poêle*? Je vous dirais: Comment allez-vous, *Yau de poêle*?

Voilà comme il avait compris! Voilà comme il comprend toujours.

..

Un instant avant le passage de S. M. l'Impératrice, un braque fourvoyé est entré dans l'espace laissé libre par les deux longues files de soldats et de curieux.

Les cris de: Vive l'Impératrice! lui ont donné une telle épouvante qu'il s'est enfui comme un hydrophobe, poursuivi par les lazzi sans pitié de la foule qui voulait le faire

abattre. Fût-ce un braque enragé, il eût été pénible d'en voir faire l'exécution sur la voie publique. On l'a compris et on l'a laissé jouer des jambes. On pense qu'il aura crevé de rage dans quelque coin.

POLLUX.



Monsieur l'Enragé,

Je ne sais si, en m'adressant à vous, j'ai l'honneur de parler à un bipède ou à un quadrupède. Le qualificatif que vous avez jugé à propos de revêtir appartient essentiellement à la race canine. J'ai dès lors le droit de supposer, jusqu'à preuve du contraire, que votre personnalité cache celle d'un chien, d'autant plus que ces animaux-là sont susceptibles de quelque éducation. On a vu, en effet, des chiens jouer aux cartes, parader sur les tréteaux et exercer certains métiers. Pourquoi ne verrait-on pas alors des chiens écrire aussi dans certains journaux?

Toutefois, M. l'Enragé, permettez-moi de vous faire une observation exclusivement dans votre intérêt (ce qui vous prouvera qu'on ne m'a pas encore inoculé le virus dont vous vous parez).

Le chien est un animal qui cesse d'être intéressant lorsqu'il devient semblable à vous, c'est-à-dire *enragé*. Or, je crains beaucoup qu'avec le nom vous n'ayez endossé les inconvénients de la chose.

D'ailleurs, vous savez que le chien enragé est condamné à être abattu misérablement ou jeté à l'eau avec une pierre de Villebois en guise de médaillon.

Si donc la perspective du sort réservé à ces animaux-là ne vous a pas ébranlé dans le choix du pavillon dont vous couvrez votre marchandise, il a fallu ou que votre jugement ne fût pas sain ou que vous eussiez l'espoir d'un immense avantage: celui, par exemple, de devenir un épouvantail pour le *Rasoir*.

Vous avez eu cette ambition, bien certainement. Or, remarquez un peu, M. l'Enragé, combien vous avez eu la main malheureuse.

Nul, en effet, dans la rédaction du *Rasoir*, ne redoute les chiens enragés; au contraire, car nous avons accepté la mission de les pourchasser et d'en purger la cité.

Pour ce qui me concerne personnellement, il m'est arrivé, une fois en ma vie, d'être mordu par un vrai chien enragé et je n'en ai pas éprouvé plus d'inconvénients que si j'avais été mordu par une grenouille.

Il résulte de ce qui précède, M. l'Enragé, que votre bave ne nous fait pas peur. Elle glisse sur nous comme sur le marbre, et l'épiderme n'étant pas encore entamé, nous continuons à vivre en pleine sécurité.

Toutefois, un conseil, M. l'Enragé, si vous n'avez pas, dans votre boutique, la matière nécessaire pour confectionner le neuf; si, dès lors, vous êtes obligé de travailler sur le vieux et de ressembler de vieilles anecdotes à barbe grise, tâchez à l'avenir, de mieux dissimuler le rapiéçage et de mieux sauvegarder la vraisemblance.

Je vous avertis aussi que certaines expressions telles que celle de *feuille de chou*, sont complètement usées, et que, dès lors, il n'est plus permis à ceux-là mêmes qui travaillent sur le vieux de s'en servir.

On a dit que l'homme est un singe. Vous le prouvez, en ce qui vous concerne, M. l'Enragé, ainsi que votre ami l'*Hydrophobe*; car en épousant les doctrines et la cause de votre ami Brack, vous avez cru nécessaire, pour vous mettre à sa hauteur, de vous donner aussi un nom de bête.

Si vous avez pris trois noms de chien, c'est sans doute pour former un trio.

Il a de plus été évident pour tout le monde que vous démarquiez votre linge pour nous en revêtir. Mais, nous avons trop de probité pour garder ce qui ne nous appartient pas.

Nous renvoyons donc à votre ami l'Hydrophobe les épithètes de *prostitué*, de *lâche* et de *pourris* dont il a osé se servir et qui ne peuvent convenir qu'à lui et à ceux qui lui ressemblent.

Agréez, M. l'Enragé, la considération due à ceux de votre espèce.

VITRIOLIN.

## DENISBRACKIANA.

Si d'aventure vous videz quelques litres d'esprit de vin dans un bocal rempli de coulevres, que se passe-t-il ?

Les reptiles nagent d'abord, toutes têtes dehors, avec des sifflements aigus, puis plongent pour réparer ensuite, menacent de leurs dards impuissants, se tordent dans des convulsions affreuses et finalement crèvent, formant une masse horrible de nœuds inextricables.

Pouah !

Eh bien, cher lecteur, c'est ce qui se passe à cette heure dans le bocal de l'*Excommunié*, j'allais dire aussi dans le bocal de l'*Hydrophobe*, depuis que nous y avons versé quelques gouttes d'alcool. Les bêtes n'en sont pas crevées pour cela, mais elles ne s'en portent pas mieux.

Nous avons en réserve (la poudre Tachet étant inoffensive en ce cas) quelques gouttes de ce liquide bienfaisant à leur intention.

Elles l'auront tout : c'est promis. Hardi, Denis, tiens tât !

Après ce préambule parlons un peu de vous, Monsieur Denis.

Vrai, je le jure, je m'attendais à un éreintement, en mauvais français sans doute ; et pas du tout.

Vous me faites des compliments, pour ainsi dire. Flatteur, va !

Vous mettez la main sur mon dos dans le sens du poil et doucement. Allons, je n'y comprends rien. Si, peut-être, j'y comprends quelque chose, et voici la seule chose qui puisse me donner la clef de ce problème.

Tous les chiens que j'ai eus, nommés Brack ou autrement, tous après chaque correction donnée pour méfaits, tous m'ont léché les mains.

Je leur donnais un morceau de sucre après et tout était dit.

Mais à vous ! vous donnerai-je du *nanan* ? Oh non, mille fois non.

Je ne vous aime pas assez pour cela, mon petit Brack.

C'est que, voyez-vous, j'ai horreur du laid et du vide, et on ne trouve chez vous que le laid et le vide.

On ne peut pas se refaire.

Donc, vous semblez me caresser, Monsieur Denis ; sûr, il y a anguille sous roche.

Analogie frappante !

Quand un sergent de ville conduit un filou pris en flagrant délit, au poste, le filou, pour attendre le préposé à la sécurité publique lui dit souvent : Monsieur le sergent de ville par-ci, Monsieur le sergent de ville par-là. Il le complimente sur son physique, sur sa belle tenue, il lui propose même de lui offrir un canon au cabaret voisin.

Vous voyez d'ici le but final.

Eh bien, Monsieur Denis, c'est le rôle de ce filou que vous jouez présentement, ou pour mieux dire que vous faites jouer à votre ami *il celebre, il famoso Capitano*.

Mais ici j'appelle l'attention des lecteurs du *Rasoir* et ceux de l'*Excommunié*.

Pourquoi, Monsieur Denis, n'avoir pas répondu dans votre feuille de chou ?

Croyez-moi, c'était là que vous deviez, pour votre défense, dérouler toutes les vertus dont vous ne pouvez, malgré tout, justifier.

J'avoue que c'est un trait d'esprit, non, un trait de ruse qui décelez certaine habileté.

« Les lecteurs de l'*Excommunié* ne lisent pas l'*Hydrophobe*, donc ils ne sauront pas qui je suis. Sauvons la caisse si je ne sauve pas l'honneur, et faisons parler l'*illustrissimo e terribile Capitano*. »

Cela ne fait rien, Monsieur Denis, je dis même que vous avez enfilé la mauvaise venelle.

Je marrête pour aujourd'hui ; je ne voulais que vous dire un petit bonjour.

Je reviendrai bientôt sur le plaidoyer mensonger qu'a fait votre ami.

Je vous préviens que je ne vous lâcherai pas de sitôt. Nous avons notre havre-sac à épuiser et Dieu sait s'il est plein.

Je suis décidé à en faire une ribotte. Comme le baron de Gondremarck, dans la *Vie Parisienne*, je veux m'en fourrer, fourrer..... jusque-là.

Au revoir.

PARVULUS.

## Au sortir d'une séance de M<sup>me</sup> Amélie Ernst.

Un de nos correspondants nous adresse une poésie à laquelle nous croyons devoir faire l'emprunt suivant, qui sera, nous l'espérons, goûté par nos lecteurs.

Moi, j'aime mieux pleurer, être attendri, que rire ;  
Du bonheur qui me manque avoir soif et rêver,  
Que dans l'éclair fuyant du rire le trouver.

On rit ou l'on sourit, mais la peine demeure  
Au fond du cœur ; on sent tout son vide, et sur l'heure,  
On redevient pensif ; et l'on rêve, ou l'on pleure.  
Car on n'a pas atteint ce bonheur infini,  
Auquel à tout jamais le cœur veut être uni,  
Ce Dieu, le Dieu de tous, dont l'amour nous dévore,  
Vrai Dieu que, malgré soi, chacun de nous adore,  
Croyant ou mécréant, qu'il le sache ou l'ignore.

O bien, le seul vrai bien, propre aux divins séjours,  
C'est à toi que j'aspire, en actes, en discours,  
Toi seul as mes soupirs, et le but où je cours !  
Plaintes et chants plaintifs, soyez donc mes amours.  
Muse de la douleur, sois ma muse, et toujours.

Car cette vie, hélas ! n'est point chose risible :  
La vie est un combat, mais un combat terrible ;  
Il faut vaincre ou mourir. En tout cœur sont écrits,  
Menace ou cri d'amour à chaque instant lisible,  
Ces mots, ces mots fatals d'un arrêt inflexible :  
« Sors vainqueur d'un combat dont le ciel est le prix. »

Eh bien ! je veux songer encore  
Aux beaux vers qu'égrénait une bien douce voix,  
Ces doux vers qui m'ont fait pleurer plus d'une fois.  
Je puis aussi crier : *Ed io son' pittore* :  
A l'envi rimes, vers s'enchaînent sous mes doigts.  
Le poète, l'art vrai, par de secrètes lois,  
Font croire, aimer, rêver, pleurer l'âme oppressée.  
Sachez-le bien, ô vous dont l'ardeur insensée,  
Pour nier Dieu nierait jusques à la pensée,  
Poètes, prosateurs dont le cœur trop étroit  
N'aime ni ne voit Dieu, reste vide, âpre et froid.  
Faites-moi donc pleurer, vous, ou rire, impossible !  
A vos écrits sans cœur on demeure impassible ;  
Si l'on y peut pleurer. hélas ! c'est de vous voir  
Vous trainer dans le mal et dans le désespoir ;  
C'est de vous voir toujours en air sombre et farouche,  
Toujours fiel, ou sarcasme, ou blasphème à la bouche,  
Et, si l'on y peut rire, hélas ! c'est de pitié  
En vous voyant déjà fous plus que de moitié.

Ainsi ne faisaient pas ces vers de nos poètes.  
Comme ils sont différents de tout ce que vous faites !

Ils me parlaient de Dieu, d'amour, tous ces beaux vers.  
Mon âme à leurs accords planait dans l'univers ;  
Dans le ciel, l'infini se noyait ma pensée.  
Mais les vôtres auprès semblent rongés des vers ;  
Par le doute orgueilleux votre verve est glacée ;  
C'est la mort, le cadavre, un écho des enfers.

Car où trouver chez vous une phrase sensée ?  
Où trouver ces élans, ces ardeurs, ces soupirs,  
Et ces nobles transports, sources de nos plaisirs ?  
Vous qui parquez ici vos suprêmes desirs,  
Desirs vils et servils et trop souvent infâmes.

Allez donc en la foi chercher de vives flammes,  
Lisez, lisez ces vers si bien dits, si bien lus ;  
Lisez avec le cœur, vous ne douterez plus.  
Allez vous échauffer aux cris des belles âmes ;  
A vos pensers de mort, amis, dites adieu ;  
Pour écrire ou chanter, frères, croyez en Dieu !

UN LYONNAIS.

## VITRIOLIN A BRACK

TROISIÈME ÉPÎTRE.

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont obligé de suspendre momentanément, M. Brack, la publication de mes épîtres sur la libre-pensée. Dans le cas où ce retard vous aurait occasionné quelque inquiétude, je suis heureux de vous rassurer ; car je tiendrai mes engagements et, dès lors, vous ne perdrez rien pour avoir attendu.

Nous avons vu, dans une deuxième épître, que la libre-pensée ne peut donner lieu qu'à des divagations individuelles ; que cette doctrine, qui n'est autre que celle du bon plaisir, est dépourvue de toute autorité, de toute garantie et que ses partisans ne peuvent, sans violer la logique, ouvrir aucun enseignement et encore moins imposer aucun précepte.

D'ailleurs, l'évidence de ces vérités est telle qu'elles souffrent à peine une démonstration auprès de ceux que n'aveugle pas le parti-pris ou l'hostilité.

Ceux qui ont imaginé d'ériger en doctrine la libre-pensée et de lui dresser des autels ont pu se croire les apôtres d'une religion appelée à un grand succès.

Ils se sont dit, en effet : si le christianisme qui commande la répression des penchants vicieux et le renoncement à soi-même a pu, malgré la rigueur de ses préceptes et les difficultés que rencontre leur pratique, conquérir le monde et étendre son influence sur la législation et les mœurs de presque tous les peuples, combien ne sera-t-il pas plus facile de propager une doctrine commode et agréable !

L'homme est orgueilleux ; flattons sa vanité. L'homme est faible et mobile ; donnons-lui pour unique règle ses goûts, ses plaisirs, sa fantaisie.

Dieu le gêne : supprimons-le.

Son avenir spirituel pourrait l'inquiéter, nions l'existence de l'âme, ou faisons-la mourir avec le corps.

Déifions la volonté de l'homme ; que rien, désormais, n'entrave ni sa pensée ni son action ; qu'il soit libre comme l'oiseau qui vole dans les airs !

Vos théories sont radicales, Messieurs les libres-penseurs ; mais, elles ne sont pas neuves, car elles sont renouvelées d'Epicure.

Je reconnais loyalement que la pratique de vos préceptes ne présente aucune difficulté, puisque chacun a le droit d'agir à sa guise.

Mais, veuillez remarquer que votre doctrine a le tort assez grave de n'être pas sérieuse, de manquer complètement d'autorité, de cohésion et de n'être en somme qu'un dissolvant.

Votre enseignement ne peut avoir d'autre but, d'autre résultat que la ruine non seulement de l'or-



dre religieux, mais encore de l'ordre moral et de l'ordre matériel.

Dieu a établi, dans sa sagesse, certaines solidarités.

S'il respecte assez la liberté de l'homme pour souffrir momentanément qu'il se passe de Dieu, il ne permet pas que la société use de la même licence. Une société sans Dieu aurait vécu. Il ne permet pas non plus qu'on sape l'ordre religieux et moral sans ruiner en même temps l'ordre matériel.

Vous oubliez, Messieurs les libres-penseurs, en vous permettant de faire table-rase des croyances religieuses et en jalonnant un enseignement fantaisiste, que Dieu seul a le droit de donner un code moral à l'humanité, parce que le créateur seul a le droit d'imposer des devoirs à sa créature.

Vous oubliez que vous n'avez pas encore trouvé le secret de détrôner la divinité et d'anéantir l'âme de l'homme.

Vous oubliez que la vérité seule a une force d'expansion suffisante pour triompher des obstacles que lui suscite l'erreur.

Vous oubliez enfin qu'il y a au fond de l'âme de l'homme un sentiment de dignité et de fierté que révoltent les abdications et les lâchetés.

L'homme, doué d'honnêteté et de droiture a, contrairement à vos suppositions, d'autres soucis que celui de ses commodités personnelles. Il y a pour lui autre chose que l'utile et l'agréable matériels. Au-dessus des réalités palpables, il place le culte de l'idéal que vous négligez trop, Messieurs les matérialistes.

Mais je m'aperçois que je vous néglige aussi, M. Brack. Pardonnez-moi cet oubli que je vais bientôt réparer.

D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, vous n'êtes pas l'inventeur de la libre-pensée. Vous n'avez pas même cet honneur, en admettant qu'honneur il puisse y avoir là.

De plus, c'est abaisser les questions de principe que d'y mêler les questions de personne, et cet inconvénient n'est malheureusement pas atténué quand il s'agit de vous, au contraire.

Toutefois les naturalistes ne dédaignent pas toujours de s'occuper des *infiniment petits*. Si donc j'ai besoin d'une excuse, j'aurai celle d'avoir suivi leur exemple.

Jusqu'ici, M. Brack, je n'ai fait qu'indiquer sommairement les tendances et les conséquences de la libre-pensée. Puisque vous vous êtes fait le grand Lama de cette doctrine, à Lyon, vous ne sauriez trouver mauvais qu'on approfondisse une question qui doit vous intéresser.

Examinons donc un peu la libre-pensée dans sa morale, c'est-à-dire dans son application.

S'il n'y a point de Dieu pour récompenser ou punir l'homme, si l'homme n'a point d'âme, ou ce qui revient au même, si l'homme n'a qu'une âme périssable, il ne lui reste qu'un but et qu'un mobile sans contre-poids, sans correctif : son intérêt personnel.

L'homme alors doit se faire le centre de la création et tout reporter à lui-même ; c'est-à-dire qu'au lieu de réprimer l'égoïsme avec tous les moralistes parce qu'il est la racine de toute harmonie et de toute société, vous l'accroissez, vous l'exaltez monstrueusement.

Vous tendez à faire de chaque homme un petit dieu qui sera jaloux de ses semblables et s'efforcera de faire des ruines autour de lui pour les faire servir à l'élévation de son trône. Quel joli spectacle, M. Brack, que de voir tous ces petits dieux, cuiras-

sés de leur vanité et de leur égoïsme, se foudroyant entre eux et se dévorant mutuellement comme des bêtes fauves qui se disputent une proie ! Quelle gloire, quelle satisfaction incomparable pour vous qui auriez préparé les voies de cet heureux résultat !

Je vous vois d'ici sur le piédestal de vos antécédents que vous voudriez convertir en pyramide pour vous dérober modestement aux regards de vos admirateurs. Mais la matière est fangeuse et je crains beaucoup que vous ne puissiez, conformément à l'intérêt de votre considération, vous élever assez haut pour que nous ne puissions plus..... distinguer vos traits.

Mais, me direz-vous, nous prendrons pour phare l'honneur et pour but le bien de l'humanité.

Hélas ! M. Brack, ces phrases sonnent creux dans la bouche des libres-penseurs, ce qui veut dire qu'elles n'ont pas de sens et ne présentent aucune garantie. Car, les aveugles sont inhabiles à parler des couleurs et le pitre sur ses tréteaux a perdu le droit de se faire prendre au sérieux.

Après tout, cependant, si Messieurs les libres-penseurs veulent nous convaincre qu'ils aspirent au bien de leurs semblables, il suffirait peut-être de s'entendre.....

Mais, je m'aperçois que la copie est déjà longue et qu'il est dès lors impossible d'y insérer tout ce qui me reste encore à vous dire sur les conséquences de la libre-pensée.

A huitaine donc, M. Brack, la continuation de nos entretiens.

VITRIOLIN.

## FAITS ET ANECDOTES

C'était dans une ville du département de \*\*, on menait un condamné à la guillotine. La charrette passait devant la boutique d'un épicier honnête (sauf la chicorée) et ayant le mot pour rire.

L'épicier regardait le triste spectacle de sa fenêtre, où il s'était accoudé avec sa femme.

— Tiens, bobonne, dit-il assez haut pour être entendu du condamné, en voilà un qui ne songe guère à la bagatelle !

Et de rire.

Le convoi passé, le bon bourgeois referma sa fenêtre.

Un quart d'heure après, deux gendarmes frappaient à sa porte.

Grand émoi dans la maison.

— Suivez-moi, dit celui des deux gendarmes qui avait toujours raison.

L'épicier s'habille à la hâte et, tremblant, emboîte le pas sonore de ses ravisseurs à grandes bottes.

On le conduit au pied de l'échafaud.

— Qu'il monte ! s'écrie une voix railleuse.

Plus mort que vif, l'épicier gravit les marches fatales et arrive auprès du condamné, qui lui dit à l'oreille :

— Eh bien ! mon vieux, est-ce que vous songez à la bagatelle ?

Pour se venger, le condamné avait demandé à faire une révélation en présence de l'épicier.

Depuis cette aventure, l'honnête bourgeois pèse ses paroles aussi scrupuleusement, — pour le moins, — que son sucre et sa mélasse.

Un vigoureux paysan se présente devant le comité de la Société protectrice des animaux et demande une récompense.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je viens de sauver la vie à un terre-neuve.

— Dans quelle circonstance ?

— Il venait d'étrangler mon épouse. Je pouvais lui fendre la tête d'un coup de hache, je ne l'ai pas

fait : donc je lui ai sauvé la vie. Je réclame ma récompense.

Le président du comité répond à ce sauveteur d'une nouvelle espèce :

— Du moment que ce chien a étranglé votre femme, le comité trouve que vous êtes suffisamment récompensé.

Je me joins à mes lectrices pour traiter ce président du comité de mal appris.

Le 14 août, vers onze heures du soir, un individu vêtu d'une blouse bleue se présentait à la gare d'Amberieu. Son entrée fut saluée par un cri de frayeur générale : l'homme à la blouse bleue n'était pas seul : il tenait en laisse un ours superbe.

L'ours était muselé ; il suivait son maître en balançant son énorme tête et en se dandinant en marchant. Les personnes présentes revinrent bientôt de leur frayeur : l'ours semblait tout à fait apprivoisé ; sa docilité, ses gentilleses lui attirèrent l'estime des moins braves et les caresses des plus audacieux.

L'heure du départ allait sonner ; son maître passa au guichet et prit un billet de troisième pour Saint-Michel, puis il conduisit Jack (c'était le nom de l'intéressant animal) au pesage. On colla un numéro d'ordre sur son pelage fauve, il se laissa faire ; son maître versa une somme assez minime pour le prix de son transport et Jack fut intégré dans un wagon spécial. — Le train partit.

A quelques kilomètres au-delà, non loin de la station suivante, un employé eut la curiosité de regarder dans le compartiment où il se trouvait.

Savez-vous ce que faisait Jack ?

Il était démuselé, sa poitrine était déchirée. A ses côtés, il y avait un litre de vin et du cervelas pliés dans un fragment de l'*Eccommunié*. Entre ses pattes il tenait un numéro de l'*Hydrophobe* qui paraissait froissé pour avoir enveloppé le litre.

Absorbé qu'il était par sa lecture, Jack ne s'aperçut pas de la stupeur que sa conduite insolite causait à l'employé.

On arrive à Culoz.

Le chef de gare pria l'homme à la blouse bleue de descendre de wagon et le fit conduire dans son cabinet. Jack s'y trouvait déjà. Un gendarme veillait à la porte. Pendant ce temps le train repartit.

Jack fut prié de se défaire de sa fourrure ; on le questionna lui et son compagnon. Ils avouèrent que, n'ayant pas assez d'argent pour aller à Saint-Michel et, de là, en Italie, ils avaient décidé que l'un d'eux s'habillerait en ours pour payer meilleur marché.

Nous ignorons ce qui a été décidé sur le sort des deux voyageurs.

Pourquoi donc le *Progrès* ne parle-t-il plus du passage à Lyon de S. M. l'Impératrice et du Prince impérial ? Trouverait-il qu'on les a trop bien reçus ?

Si après le passage de S. M. l'Impératrice, les abonnés du *Progrès* diminuaient, Noellat deviendrait pâle et Palle froid.

## A NOS CORRESPONDANTS

M<sup>me</sup> M. de la V. — Votre lettre contient d'excellents avis dont nous ferons en sorte de faire notre profit. Notre excuse est dans ce fait que nous ne sommes pas des missionnaires, mais des combattants contre les ennemis de l'ordre, du bon sens, de la société, de la morale et de la religion. Il faut nous pardonner les expressions, parfois un peu..... énergiques, qui pourraient échapper à notre plume.

MOUCHERON. — Privez-nous le moins possible de votre collaboration.

JULES DE C. .... — Merci de vos renseignements ; mais nous en savons déjà long sur le terrible poète en question : il n'a qu'à ouvrir le feu. Nous attendons.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Alfred VINGTRINIER, rue Beile-Cordière, 14.